

colorchecker CLASSIC



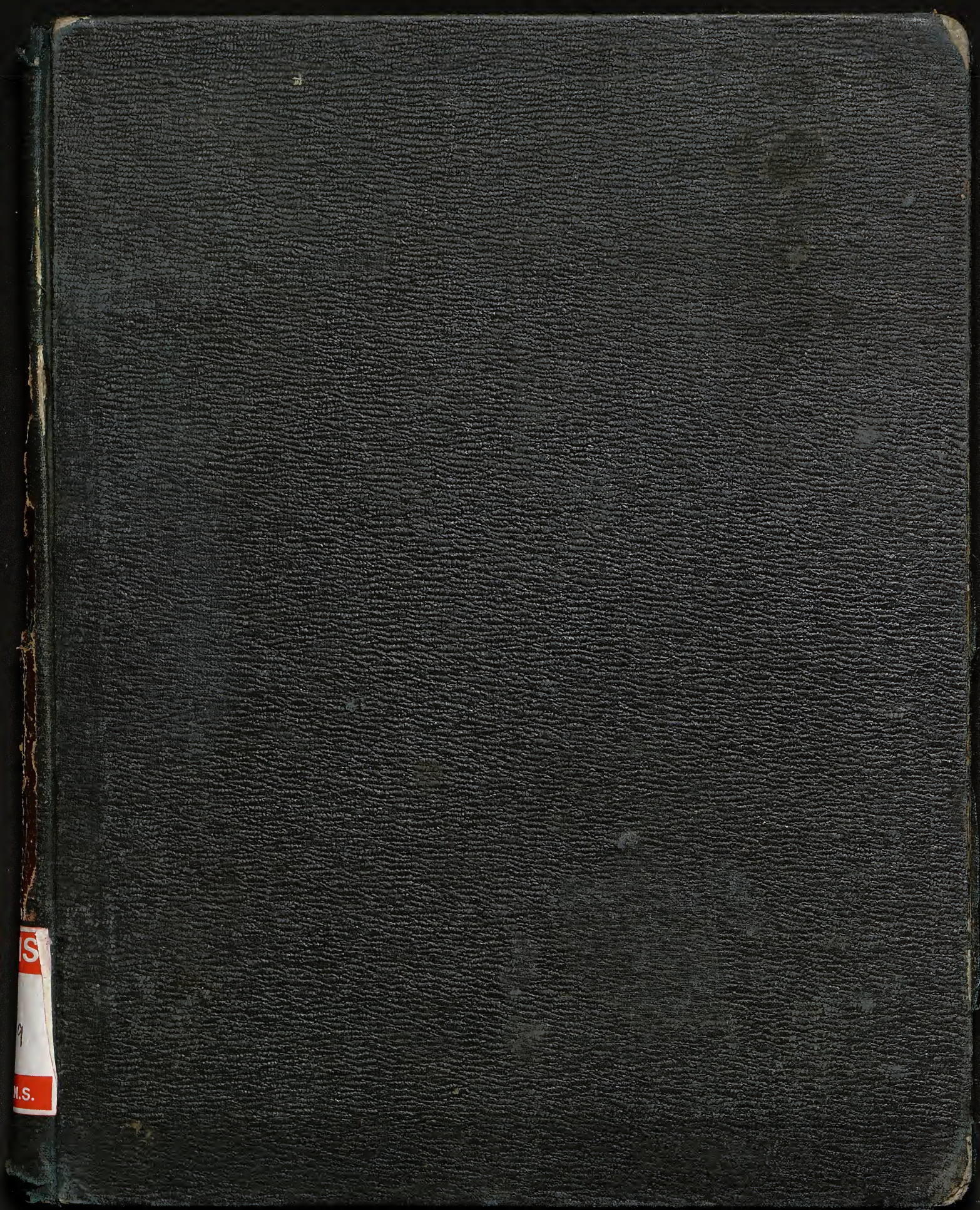
+ x-rite

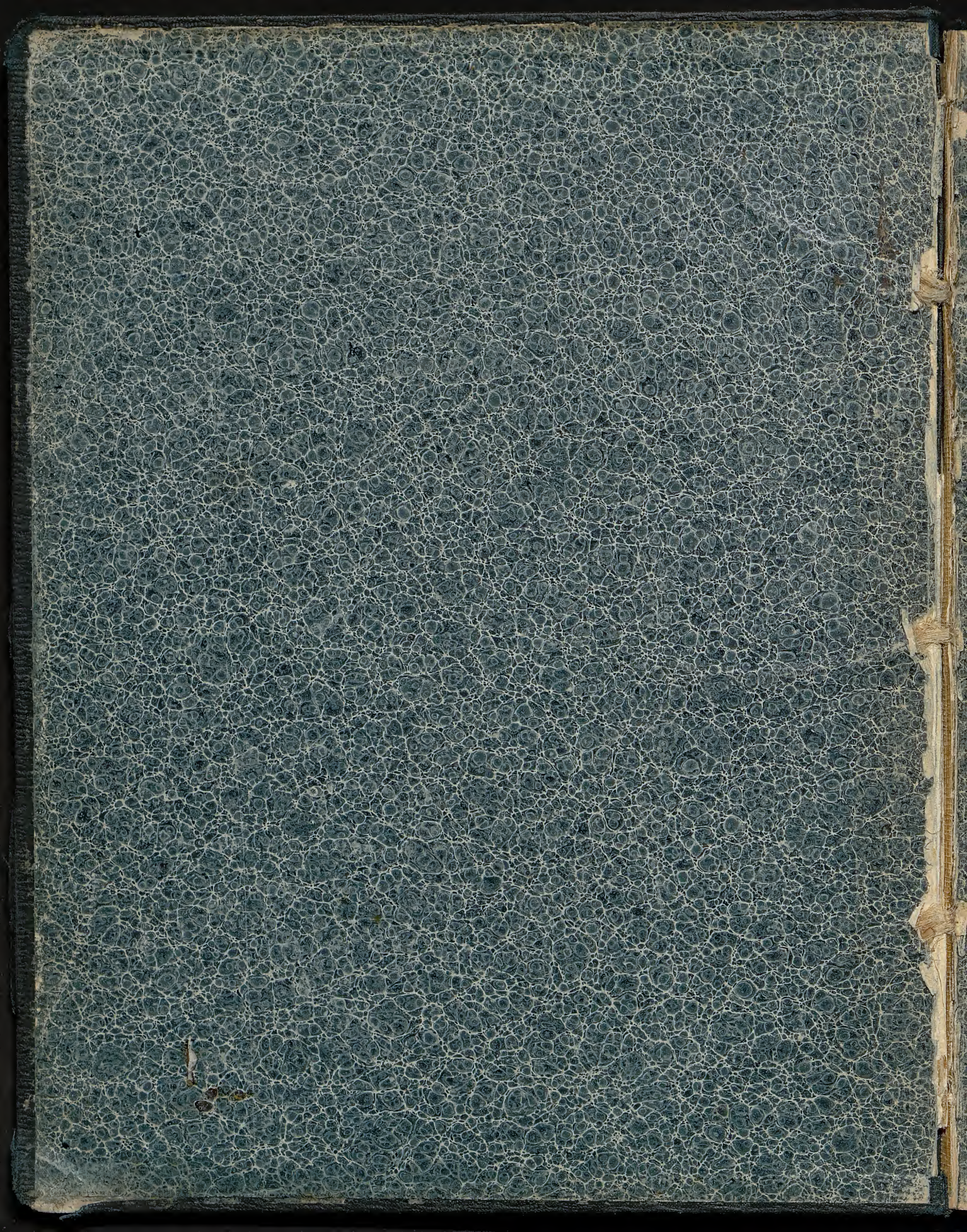
mm

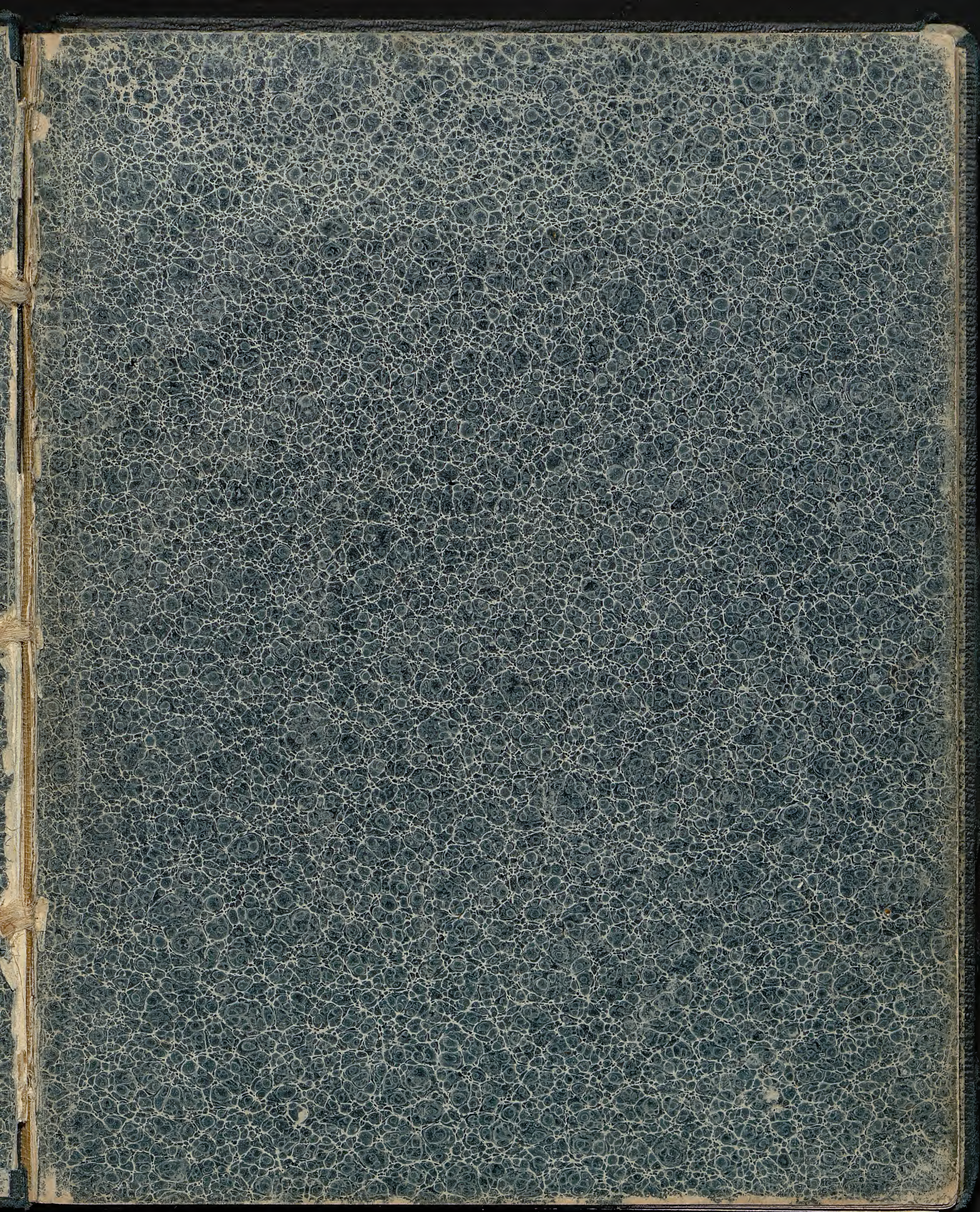
MS

109

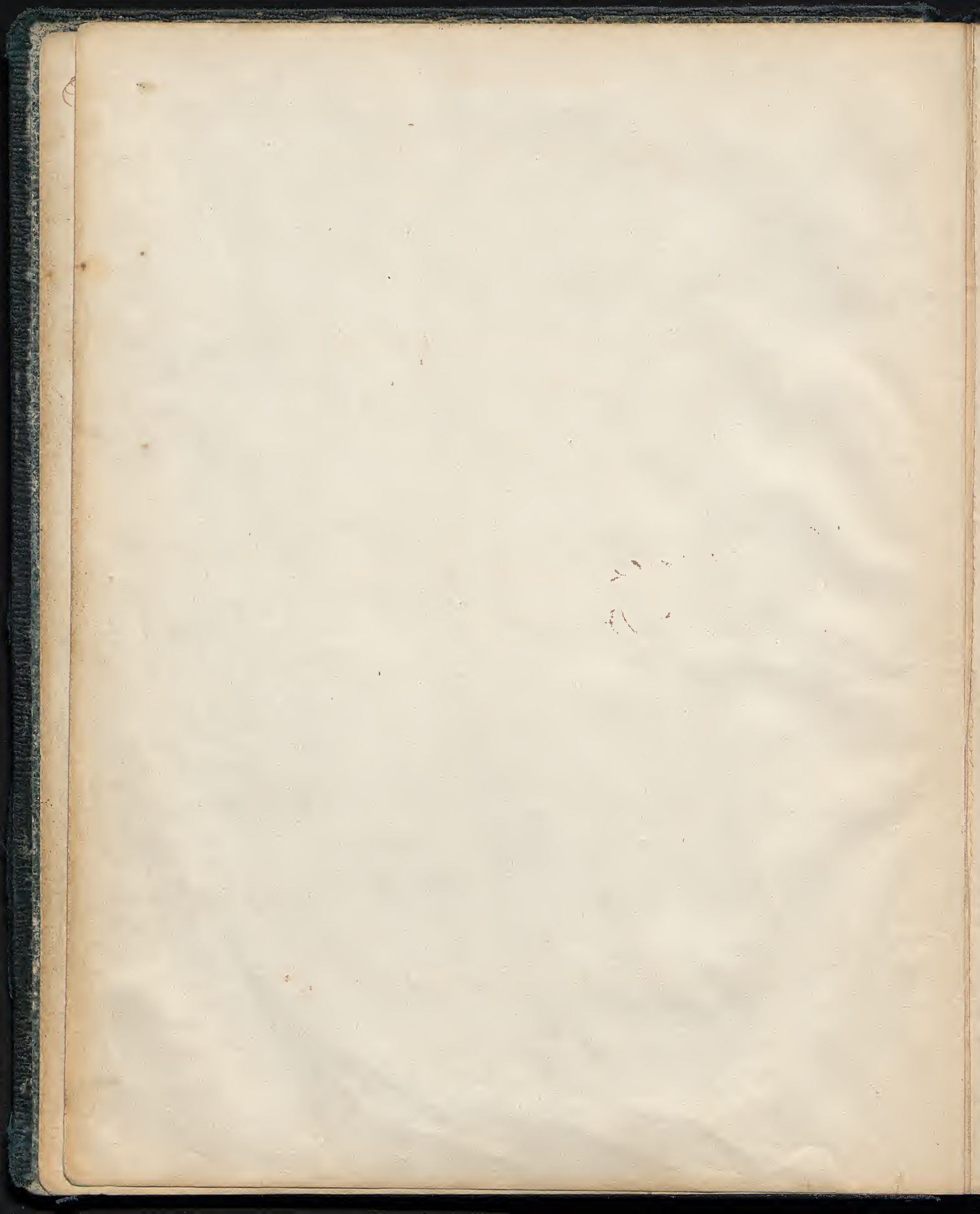
E.N.S.







CLXXXV. 9
40
213 40



~~L.H. a. 37.~~

Faculté des Lettres.

Cours de littérature grecque
de M. Egger.

1

du Théâtre de Platon. *

—————

* Ce sujet a été traité dans une des leçons du jeudi.



Journal des Voyages

En 1783 & 1784
de M. Laperouse

Le Capitaine de Laperouse

Paris chez la Citoyenne Lesclapart

redaction un peu diffuse.

Pour les faits essentiels y sont, et y sont
à leur place.

Du Phédre de Platon.

Après avoir examiné le Phédre de Platon en grammairiens et en critiques, nous n'avons plus pu nous occuper de ces études, qu'à rechercher la date de la composition de ce dialogue et la place qu'il occupe dans l'histoire de la philosophie ancienne. C'est une question difficile et complexe, reprise bien des fois et sur laquelle on est enfin arrivé à des conclusions assez intéressantes et assez sûres. Les travaux de la critique moderne ne sont aidés et conduits que par un petit nombre de renseignements anciens, et qui appartiennent presque tous à l'époque néo-Platonicienne. Hermias, philosophe d'Alexandrie, a fait un long commentaire sur ce dialogue de Platon; mais il songe plus à développer le texte du maître et à l'expliquer dans le sens des idées nouvelles, qu'à le juger en historien, ou à l'interpréter en philologue: pour lui Platon n'est point un homme dont il doit écrire l'histoire; c'est une divinité dont il explique les oracles. Un commentaire fait dans un pareil esprit, outre qu'il renferme nécessairement bien des erreurs, n'est pour nous aujourd'hui d'aucune utilité; instructif pour nous faire connaître l'école

philosophique d'Alexandrie, il nous est d'un faible secours dans l'interprétation des dialogues de Platon, et particulièrement du Phèdre qui nous occupe en ce moment : l'auteur néglige complètement toutes les questions historiques relatives à la date de la composition du Phèdre et à l'origine des doctrines exposées dans ce dialogue; il est trop occupé à une explication subtile et transcendante des idées platoniciennes, pour descendre à ces détails qu'il semble mépriser, mais qui seraient très intéressants pour nous.

Cependant il existait d'autres travaux anciens sur les dialogues de Platon. Thrasyllus, par exemple, les avait distribués en classes, ou tétralogies, selon leur caractère, leur importance, leurs rapports : d'autres essais analogues sont attestés par Diogène Laërce. Nous avons encore une preuve certaine des travaux subtils dont les œuvres de Platon avaient été l'objet : on lit dans Diogène Laërce (Liv. III, chap. 65) :

" Comme on trouve certaines marques dans différents passages des œuvres de Platon, il en bon d'en donner une explication. On marque les expressions et les figures usitées aux Platoniciens par un X. Cette double ligne = désigne les dogmes et les opinions particulières de Platon.

Les manières de parler et les élégances de style
sont marquées avec un X entre deux points. ÷
Celle figure marque les endroits que les auteurs
ont corrigés ; celle-ci ÷ les choses inutiles qui
doivent être ôtées ; cette autre S. désigne les endroits
dont il faut changer l'ordre, et ceux qui peuvent re-
cevoir deux sens. Celle qu'on appelle V désigne
l'ordre et la liaison des vérités philosophiques :
l'étoile * des idées qui se ressemblent et cette
marque — des choses qu'on rejette." (1)

(1) X

(2) =

(3) X.

(4) ÷

(5) ÷

(6) S.

(7) V

(8) —

(1) Ἐπεὶ γὰρ σημεῖά τινα τοῖς βιβλίοις παρατίθεται
φέρει καὶ περὶ τούτων τι εἴπωμεν. (1) X
λαμβάνεται πρὸς τὰς λέξεις καὶ τὰ σχήματα
καὶ ὁλως τὴν Πλατωνικὴν συνήθειαν. (2)
διπλῇ πρὸς τὰ δόγματα καὶ τὰ ἀρέσχοντα
Πλάτωνι. (3) X. περιεστιγμένον πρὸς τὰς
ἐκλογὰς καὶ καλλιγραφίας. διπλῇ (4)
περιεστιγμένῃ πρὸς τὰς ἐνίων διορθώσεις.
ὁβελὸς (5) περιεστιγμένον πρὸς τὰς
εἰσαίους ἀθετήσεις. (6) ἀντίσχημα περι-
εστιγμένον πρὸς τὰς διττὰς χρήσεις καὶ
μεταθέσεις τῶν γραφῶν. (7) κεραύνιον
πρὸς τὴν ἀγωγὴν τῆς φιλοσοφίας. ὁστερί-
αὸς πρὸς τὴν συμφωνίαν τῶν δογμάτων. (8)
ὁβελὸς πρὸς τὴν ἀθέτησιν.

On voit par ce passage que les Dialogues de Platon avaient été l'objet d'une réédition semblable à celle qui fut faite de l'Iliade, et que nous a fait bien connaître le recueil de scholies alexandrines publié à la fin du XVIII^e siècle par le savant Villoison. D'ailleurs le témoignage de Diogène de Laërce n'est pas le seul : Antigone de Caryse, dans son Traté sur Zénon, raconte qu'il y avait dans quelques bibliothèques des éditions choisies des dialogues de Platon que l'on pouvait consulter à prix d'argent. Dernièrement M^r Mariette a rapporté d'Egypte un papyrus très précieux retrouvé dans un tombeau et contenant un fragment annoté de quelque poète tragique, peut-être d'Euripide. Ce débris, quoique mutilé par le temps et très difficile à déchiffrer, nous donne une idée de ces commentaires anciens : on y retrouve un des signes expliqués par Diogène de Laërce, et dont se servaient les critiques alexandrins. Nous n'entrons pas dans les détails de cette érudition minutieuse, nous contentant de renvoyer à un ouvrage spécial sur cette matière ceux qui seraient curieux de plus amples renseignements (V. Anecdota romana de notis veterum criticis. 1851 par M^r Osann). Par ces différents témoignages anciens nous pouvons comprendre tout ce que le temps et la barbarie

4

de Platon, l'autre à sa vieillesse. L'opinion de Cicéron est plus vraisemblable. D'ailleurs une preuve nouvelle qui semble l'appuyer, c'est l'allusion au Phédre et au Banquet, contenue dans une pièce d'Alexis, poète de la nouvelle comédie, qui florissait vers l'an 370 avant J.C. (le badinage, que nous a conservé Athénée (Liv. XIII, p. 562) semble avoir dû être assez voisin de l'époque où le Phédre fut composé. Ainsi, à ne consulter que les témoignages anciens, nous inclinons pour l'opinion qui attribue le Phédre à la maturité du génie de Platon. Mais nous avons des preuves plus décisives pour nous ranger de cet avis. En effet, qu'on étudie avec soin ces admirables dialogues: il contiennent presque toute la philosophie de Platon; il en contiennent du moins la partie la plus élevée et la plus essentielle: toute la théorie des idées y est exposée avec une clarté, une précision digne de l'âge mûr du philosophe. Ce n'est pas le disciple de Socrate, qui écrit sous la parole du maître; c'est un penseur hardi, original, qui conserve la méthode excellente qui lui a été enseignée et la transporte dans un autre ordre d'idées. La division de l'âme, par exemple, au témoignage d'Aristote, est de Platon lui-même, et non de Socrate. De plus, qu'on

compare le cadre, le plan du Shèdre, la mise en scène avec celle de l'Apologie, du Lysis, de l'Euthyphron, ouvrages d'une époque notoirement antérieure; ces petits dialogues, quoique charmants par leur ordonnance, sont bien inférieurs au Shèdre à ce point de vue. Le Shèdre, c'est l'œuvre d'un artiste consommé; il ne se peut rien imaginer de plus parfait. Et la dialectique, n'y est-elle pas aussi fine, aussi subtile que dans le Gorgias et les autres dialogues de Platon, les plus admirables pour la logique, et l'enchaînement des preuves? Enfin, ce qu'il y a de plus concluant, c'est que nous trouvons dans le Shèdre une exposition des doctrines Pythagoriciennes sur l'âme, que Platon n'a pu bien connaître qu'assez tard, dans son voyage en Sicile. Selon Platon, l'âme est éternelle, admise d'abord à la contemplation des idées, puis destinée à animer des corps humains; enchaînée à la matière, elle conserve un vague souvenir de ce qu'elle a vu avant sa captivité; elle ne meurt point, mais elle passe dans différents corps, jusqu'à ce qu'enfin elle remonte au ciel. L'origine de cette doctrine est Pythagoricienne. Cicéron nous l'assure (Consul. liv. 1. ch. 16):

" Theracydes Syrius primum dixit animos esse sempiternos: hanc opinionem discipulus

ejus Pythagoras maxime confirmavit."

Dans plusieurs autres endroits subtils et même obscurs, Platon nous parle de la migration des âmes, de leur séjour dans le sein de l'âme universelle; il arrange tout cela; il y mêle la poésie de son style et de son imagination, sans pouvoir toutefois nous cacher l'origine et la source de ces idées toutes Pythagoriciennes. Cette âme universelle, qui est la patrie et la demeure des autres âmes, n'est-ce pas cette âme du monde que Philolaüs plaçait au centre de l'univers? Nous sommes ainsi conduits à conclure que Platon, et par son indépendance vis-à-vis de Socrate, et par les emprunts qu'il a faits aux Pythagoriciens, n'a pu écrire le Phédre qu'à une époque déjà avancée de sa vie. Tâchons de fixer cette époque autant qu'il est possible.

C'est à 30 ans environ que Platon se mit à voyager en divers pays. Mégare et son école de géomètres l'appelaient tout d'abord; il y alla et y vit Euclide. De Mégare, il se rendit à Cyrènes, où il entendit le philosophe Théodore, et de là en Egypte. Cette antique et religieuse nation des Egyptiens frappa vivement son imagination. Il consulta les prêtres de Memphis, et conserva de leurs enseignements un souvenir,

dont nous reconnaissons la trace en plusieurs endroits de
 ses dialogues et particulièrement dans le Phèdre.
 Cette histoire de Ceuth et de l'écriture, ce proverbe
γλouxὸς ἀγχιον, portent avec eux la marque de
 leur origine et nous autoriseraient seuls à conclure
 déjà que le Phèdre n'a pas été composé avant le
 voyage de Platon en Egypte (394), époque voi-
 sine de la Nouvelle Comédie, puisque la 2^e édition
 du Plutus d'Aristophane est de l'an 389. Après
 avoir visité les Sages de Memphis, Platon alla
 dans la Grande Grèce, et vit les derniers débris et
 les derniers représentants de l'institut Pythagoricien.
 C'étaient Lysis et Archytas de Tarente. Cette
 fameuse école de législateurs et de sages specula-
 tifs avait été détruite par une sanglante persécu-
 tion vers le temps même où Socrate buvait la
 ciguë à Athènes. Platon recueillit les leçons
 de Lysis et d'Archytas qui avaient échappé aux
 ennemis de la philosophie. L'époque la plus
 rapprochée que l'on puisse admettre pour son
 retour à Athènes après ce voyage en Italie, et
 en Sicile où il revint une seconde fois, c'est
 l'année 387 ou 388. Parfaitement initié à
 toutes les doctrines Pythagoriciennes, ayant la
 mémoire encore toute fraîche de ses souvenirs
 orientaux, Platon pouvait écrire le Phèdre.

nous ont fait perdre de documents très regrettables. Sans doute que s'ils nous avaient été conservés, la question qui nous occupe trouverait une solution plus précise et plus concluante. Reprise dernièrement par M^r. Stalbaum, elle est aujourd'hui à peu près épuisée; tous les textes ont été rapprochés, conciliés; la lumière s'est faite, autant qu'il était possible aujourd'hui en de telles matières. L'ouvrage de M^r. Stalbaum est intitulé: De primordiis Phædri Platonis, Lipsiæ, 1848. Il n'a pas encore été suivi de la 2^e partie annoncée par l'auteur. Cette dissertation est excellente pour la science et la critique; mais le style en est difficile et sans élégance; il sera le fond sur lequel nous nous appuierons pour arriver à nos conclusions.

Mais d'abord, nous avons plusieurs questions à poser, et, avant de rechercher la date de la composition du Phèdre, il est important de savoir à quelle époque se place la scène qui se passe entre les personnages du dialogue. Sur ce point, le doute n'est pas possible: Lysias était à Athènes, quand Socrate et Phèdre, à propos d'un de ses discours, s'entretenaient si agréablement sur les bords de l'Ilissus; à cette même époque Sophocle et Euripide vivaient encore, comme nous le prouvent

quelques allusions très claires. Or Syllias vint à Athènes l'an 412, et les deux rivaux d'Eschyle moururent l'an 406. C'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer l'entretien de Socrate et de Lhédre. D'ailleurs ce calcul s'accorde parfaitement avec un passage de Cicéron (V. Orat. ch. 13) "hæc de adolescente (Socrate) Socrates auguratur." Selon Cicéron, Socrate, au moment où parlait Socrate, était dans toute la force de la jeunesse : car nous donnons à ce mot adolescens le sens qu'y attachaient les Romains, c'est-à-dire qu'Socrate avait une trentaine d'années. C'est justement l'âge que, d'après nos supputations nous sommes conduits à donner à ce jeune orateur dont Socrate conçoit de si belles espérances. En effet Socrate était né l'an 436; et en plaçant la scène du dialogue entre 412 et 406, il se trouve âgé d'environ trente ans.

Maintenant quelle est l'époque où Platon écrivait ces pages si poétiques et si éloquentes ? Selon une tradition conservée par Diogène de Laërce, le Lhédre serait un essai de la jeunesse de Platon : "Car la matière", dit-il, "à quelque chose de juvénile et le style, au jugement de Dicaërque, est d'une élégance exagérée." (V. Diogène. Laërce. III, 38) "Λόγος δὲ

πρῶτον γράφαι αὐτὸν τὸν Φαῖδρον. καὶ γὰρ ἔχει
 μείρακιω δὲς τι τὸ πρόβλημα. Διχαίαρχος
 δὲ καὶ τὸν Τρόπον τῆς γραφῆς ὅλον ἐπιμέμφεται
 ὡς φορτικόν. Cette preuve de pure esthétisme n'a
 pas beaucoup de poids. Sans doute on peut s'auto-
 rider du caractère et du style d'un ouvrage pour
 tirer quelques conséquences sur le temps où il a
 été composé : mais ces conséquences n'ont de valeur
 réelle qu'autant qu'elles viennent fortifier des preuves
 historiques, plus concluantes. Dans ses jugements
 sur les orateurs, Denys d'Halicarnasse donne trop
 d'importance à ces sortes de preuve et son exemple, à
 cet égard, ne mérite pas de faire autorité. Dicaërgus,
 dont nous venons de parler, avait écrit un traité
 sur les enagérations du Chédre : Φαῖδρον περισσά
 (Cic. ad Attic. xii. 39). Enfin Olympiodore
 nous dit que Platon dans sa jeunesse écrivit
 des dithyrambes, et qu'on s'en aperçoit au style
 dithyrambique du Chédre, composé par Platon
 encore jeune. (Olymp. Vita. Platonis) :
 "ὅτι τῶν διθυράμβων ὁ Πλάτων ἤσκητο,
 δῆλον ἐκ τοῦ Φαίδρου τοῦ διαλόγου, πάνυ
 πνέοντος τοῦ διθυραμβώδους χαρακτήρος,
 ὅτε τοῦτον πρῶτον γράφαντος διάλογον, ὡς
 λέγεται."

Ces trois témoignages se réduisent à un seul

argument, c'est que la facilité et l'abondance du style
seraient voir dans le Lhède l'œuvre d'un jeune-
homme. Mais à cet argument nous pouvons ré-
pondre qu'il est plus raisonnable d'attribuer à la
jeunesse de Platon des dialogues bien moins im-
portants, comme le Lysis, l'Eutypbron, l'Ap-
logie, le Craton. Le Lysis même, si l'on en croit
l'anecdote rapportée par Diogène de Laërce (III, 35)
semble antérieur à la mort de Socrate (1).
De plus un texte de Cicéron contredit formellement
Diogène et Olympiodore (Orat. ch. XIII)
Cicéron vient de rapporter le jugement de Socrate
sur Isocrate encore jeune-homme; ce jugement,
c'est celui dont nous avons déjà parlé plus haut.
Cicéron continue: "Alia de Seniore scribit
Plato et scribit aequalis." Ainsi quand Platon
écrivait le Lhède, il était du même âge qu'
Isocrate; et ce dernier à cette époque était déjà
vieux: Senior, c'est-à-dire qu'il avait environ
cinquante ans; par conséquent Platon lui-même
(Isocratis aequalis) avait aussi à peu près cin-
quante ans. Voilà deux opinions bien contradic-
toires: l'une attribue le Lhède à la jeunesse

(1) φασὶ δὲ καὶ Σωκράτην ἀκούσαντα τὸν Λύειν
ἀναγινώσκοντος Πλάτωνος "Ἠράκλειος" εἰπεῖν ὡς
πολλά μόνυ κατεφύετο δὲ ὁ ὑγιαίνων.

nous ne savons pas l'année où il composa ce dialogue, mais nous sommes autorisés du moins à dire qu'il ne le composa pas avant 387 ou 388. On a fait cette objection que Platon avait pu connaître dans sa première jeunesse les ouvrages des Pythagoriciens, mais aucun d'eux n'a écrit avant Philolaüs, dont les livres étaient si chers que Platon ne put les acheter que très tard et à grand prix. Ainsi ce n'est que par des rapports indirects, et vers 389, qu'il connut bien les idées et les doctrines de l'école Italique. Il était alors dans toute la maturité du génie, assez riche de science, de couleurs et d'imagination, pour être le philosophe, le peintre et le poète inspiré, qui écrivit le Phédre.

Nous ajouterons en terminant une dernière considération à l'appui de ce que nous avons déjà établi. Quand Lysias vint à Athènes, l'an 412, professeur de rhétorique et de beau langage, il n'était point encore ce Λογολάγος que persiffla Platon; il lui a fallu quelques années pour qu'il se fût cette seconde réputation, après la première qu'il apportait toute faite d'Asie. Si on laisse à Platon le temps de voyager et de revenir à Athènes, Lysias aura bien eu celui de prendre le rôle que Platon lui reproche. Quant à Isocrate, on s'en explique assez bien la

prédilection de Platon pour ce sophiste. C'est le plus philosophe de tous les sophistes grecs : Isocrate n'aimait point la démocratie ; il louait les anciens, il faisait l'éloge des rois ; il ressemblait beaucoup par ses opinions à Platon ennemi de la démagogie ; et par là il n'est pas difficile de comprendre qu'à une époque où son talent était dans toute sa plénitude, il ait reçu du philosophe les plus vifs et les plus sincères éloges.

Ainsi, sans déterminer une date précise, on explique très bien les idées Lythurgiques du Phèdre, et la perfection de l'œuvre, en rejetant l'époque de sa composition aux années qui ont suivi le premier voyage de Platon en Sicile. Stolbaume ne se contente pas de cette indication approximative : il veut une date précise, presque le jour où le Phèdre fut écrit : ce désir curieux l'entraîne à des recherches extrêmes, et à des suppositions plus spirituelles que solides. Il veut que ce dialogue condamnant les discours écrits et faisant l'éloge de l'improvisation convienne à un professeur qui, inaugurant son entrée dans l'Académie, voulait la faire valoir et donner une haute idée de cet enseignement oral, libre, animé, de produire sans à toute heure et sous toutes les formes. Mieux vaut s'arrêter au résultat modeste d'une

15

Date approximative, que de s'engager en ces subtilités où la critique s'égare le plus souvent sans profit.

Courbaud.



